

Dimanche de la Septuagésime par le Chanoine Stein

Libreville, le 20 février 2011

« Pénitence ! Pénitence ! Pénitence ! »

Cher Monsieur l'abbé,

Très Chers Fidèles,

Peut-être ces mots font peur. Peut-être ces mots nous paraissent durs, mais ces mots sont sortis de la bouche maternelle de la Sainte Vierge Marie à Lourdes, Sainte Bernadette nous les a transmis, et la Sainte Mère l'Église nous les rappelle en ce dimanche de la Septuagésime.

« Pénitence ! Pénitence ! Pénitence ! »

Mais que veut dire ce terme bizarre « Septuagésime » ? Le mot original pour Carême est « Quadragésime ». Qui signifie les 40 jours de préparation à la fête de Pâques. La Septuagésime nous montre cette solennité de Pâques dans un lointain plus prolongé, 70 jours, mais elle n'en est pas moins le grand objet qui commence à préoccuper la Sainte Église, et qu'elle propose à nous ses enfants comme le but vers lequel désormais tous nos désirs et tous nos efforts doivent tendre.

Or, la fête de Pâques exige pour préparation quarante jours de recueillement et de pénitence. Cette sainte pratique est le plus puissant moyen qu'emploie l'Église pour raviver dans nos cœurs et dans nos esprits le sentiment de notre vocation de chrétien. Il est du plus haut intérêt pour nous de ne pas laisser s'écouler cette période de grâces, sans en avoir profité pour le

renouvellement de notre vie tout entière. Il est donc convenable de nous préparer à ce temps de salut afin que les bruits du monde s'éteignant peu à peu dans nos cœurs, et que nous soyons plus attentifs à l'avertissement solennel que l'Église va nous faire, en imposant la cendre sur nos fronts dans trois semaines.

Abordons maintenant le sens mystique de ce temps liturgique qu'est la Septuagésime car le temps où nous entrons renferme de profonds mystères.

Le nombre septénaire est le fondement de ces mystères. Aujourd'hui l'Église nous invite à méditer les enseignements renfermés sous les symboles qui nous sont proposés. Saint Augustin nous servira d'introducteur à tant de merveilleux secrets. « Il y a deux temps, dit ce grand Docteur, l'un, celui qui s'écoule maintenant dans les tentations et les tribulations de cette vie ; l'autre, celui qui doit se passer dans une sécurité et dans une allégresse éternelles. Ces deux temps, nous les célébrons, le premier *avant la Pâque*, le second *après la Pâque*. Le temps *avant la Pâque* exprime les angoisses de la vie présente ; celui que nous célébrons *après la Pâque* signifie la béatitude que nous goûterons un jour. Voilà pourquoi nous passons le premier de ces deux temps dans le jeûne et la prière, tandis que le second est consacré aux cantiques de joie ; et, pendant sa durée, le jeûne est suspendu. »

L'Église, interprète des saintes Écritures, nous signale deux lieux différents qui sont en rapport direct avec les deux temps dont parle saint Augustin : ces deux lieux sont Babylone et Jérusalem. Babylone est le symbole de ce monde de péché, au milieu duquel le chrétien doit passer le temps de l'épreuve. Jérusalem est la patrie céleste au sein de laquelle le chrétien se reposera de tous ses

combats. Le peuple d'Israël, dont toute l'histoire n'est qu'une grande figure de l'humanité, fut littéralement exilé de Jérusalem et retenu captif à Babylone. Or, cette captivité loin de Jérusalem dura soixante-dix ans (septante); et c'est pour exprimer ce mystère que l'Église a fixé le nombre septuagénaire (la Septuagésime) pour les jours de l'expiation.

« Pénitence ! Pénitence ! Pénitence ! »

Pour encourager nos cœurs, au milieu des combats dont la route est semée, l'Église, qui luit comme un flambeau au milieu des ombres de ce séjour terrestre, nous montre un autre septénaire qui doit faire suite à celui que nous allons traverser. Après la Septuagésime de tristesse, la radieuse Pâque viendra avec ses sept semaines d'allégresse nous apporter un avant-goût des consolations et des délices du ciel. Après avoir jeûné avec le Christ et compati à ses souffrances, le jour viendra où nous ressusciterons avec lui, où nos cœurs le suivront au plus haut des cieux ; et, peu après, nous sentirons descendre en nous l'Esprit divin avec ses sept dons. Or, il est à noter qu'il y a justement sept semaines de Pâques à la Pentecôte.

Après avoir jeté un regard d'espérance sur cet avenir consolateur qui nous attend, il nous faut revenir aux réalités présentes. Que sommes-nous ici-bas? Nous sommes des exilés en proie à tous les périls que Babylone recèle. Si nous aimons la patrie céleste, si nous avons à cœur de la voir, nous devons rompre avec les faux attraites de ce monde terrestre. Ce monde nous convie à ses jeux et à ses rires. On se demande comment pourrions-nous chanter les cantiques du Seigneur dans une terre étrangère? » (Ps. 136)

Tels sont les sentiments que la Sainte Église cherche à nous inspirer durant ces longs jours de deuil, en appelant notre attention sur les dangers qui nous environnent ; au dedans de nous-mêmes et de la part des créatures. Dans tout le reste de l'année, elle nous provoque à répéter le chant du ciel, le divin *Alléluia* ! Mais voilà qu'aujourd'hui elle met la main sur notre bouche pour arrêter ce cri d'allégresse qui ne doit pas retentir dans Babylone. « Nous sommes en voyage, loin du Seigneur » (2Cor. 5 :6) Gardons nos cantiques pour le moment où nous arriverons près de Lui. Nous sommes pécheurs. Purifions-nous par le repentir ; car il est écrit que « la louange du Seigneur perd toute sa beauté dans la bouche du pécheur. » (Eccl. 15 :9) Afin que nos yeux aussi soient avertis que la période où nous entrons est un temps de deuil et de tristesse, la sainte Église revêt la sombre couleur violette.

Bientôt la voix sévère et maternelle de l'Église se fera entendre pour nous convier à la pénitence de Carême. Mais, auparavant, dans ces trois semaines qui le précèdent, Elle veut que nous nous arrêtions à sonder la profondeur des plaies que le péché a faites à nos âmes. Rien n'égale, sans doute, les charmes et la douceur de l'Enfant qui nous est né ; mais les leçons d'humilité et de simplicité qu'il nous a données ne suffisent plus aux besoins de nos âmes.

Le mystère d'un Dieu qui daigne s'incarner pour les hommes a ouvert pour nous les sentiers de la *Vie illuminative* ; mais nos yeux sont appelés à contempler une lumière plus vive encore. Que notre cœur ne se trouble pas, les divines merveilles de Bethlehem seront dépassées au jour de la victoire de la Résurrection ; mais notre œil, s'il veut contempler ces merveilles, a besoin de s'épurer, en plongeant sans faiblesse son regard jusqu'au fond de l'abîme de nos

misères. La lumière de Dieu ne nous sera pas refusée pour accomplir cette œuvre. Et si nous parvenons à nous connaître nous-mêmes, à nous rendre compte de la profondeur de la chute originelle, à apprécier la malice de nos fautes personnelles, à comprendre, du moins en quelque degré, l'immense miséricorde du Seigneur envers nous, c'est alors que nous serons préparés aux salutaires expiations qui nous attendent, aux joies ineffables qui doivent les suivre.

Le temps où nous entrons est donc consacré aux plus graves pensées. Nous ne saurions mieux exprimer les sentiments que l'Église attend du chrétien dans cette partie de l'année, qu'en citant Yves de Chartres dans son homélie à l'ouverture de la Septuagésime. « L'Apôtre l'a dit : *Toute créature gémit*. Cette créature qui gémit, c'est notre âme. C'est le cri du Psalmiste : *Hélas ! Pourquoi mon exil se prolonge-t-il ?* Nous devons donc durant ces jours, plus encore qu'en tout autre temps, nous livrer aux gémissements et aux larmes, pour mériter, par l'amertume et les lamentations de notre cœur, de retourner dans cette patrie dont nous exilèrent ces faux plaisirs qui donnent la mort. Pleurons donc durant le voyage pour nous réjouir au terme ; parcourons l'arène de la vie présente, de manière à saisir au bout le prix de l'appel céleste. Ne soyons pas ces voyageurs insensés qui oublient leur patrie, s'attachent au lieu de l'exil. Ne soyons pas ces malades insensibles qui ne savent pas chercher le remède à leurs maux. On désespère de la vie de celui qui n'a pas conscience de son mal. Courons au médecin du salut éternel. Découvrons-lui nos blessures ; faisons-lui entendre ce cri intime : *Ayez pitié de moi, Seigneur, car je suis infirme : guérissez-moi, Seigneur !* C'est alors que notre médecin nous pardonnera nos iniquités, qu'il guérira toutes nos langueurs, qu'il comblera tous nos désirs pour le bien. »

Comme on le voit, le chrétien au temps de la Septuagésime, s'il veut entrer dans l'esprit de l'Église, doit faire trêve à cette fausse sécurité et à ce contentement de soi qui s'établissent trop souvent au fond des âmes molles et tièdes. Celui qui se croit dispensé d'une vigilance continuelle, tant recommandée par le Sauveur, est déjà sous la main de l'ennemi. Celui qui ne sent le besoin d'aucun combat, d'aucune lutte pour se maintenir et pour cheminer dans le bien, doit craindre de ne pas être dans la voie du Royaume de Dieu.

Rendons gloire à Dieu dans ces jours que nous allons consacrer à la courageuse contemplation de nos misères, et venons puiser, dans la connaissance de nous-mêmes, des motifs nouveaux d'espérance. **Car Celui que nos faiblesses et nos fautes n'ont point empêché de s'abaisser jusqu'à nous, vient nous relever jusqu'à Lui.**

Ainsi soit-il !